5e Année. — N° 18 Abonnements d'un an : 15 francs. — De 6 mois : 8 francs. — De 3 mois : 4 francs. 30 Avril 1933

CŒURS VAILLANTS

a cœurs vaillants rien d'impossible.

Nouvelle Série -- Hebdomadaire.
Adr: 82 R. de l'Université PARIS 7e
Tel: Littré 49-95 et Néguin 1223-59

LES AVENTURES DE CÉSARIN PITCHOUNET

Un civet qui s'envole

RESUME

Entraîné, malgré lui, dans des aventures plutôt mouvementées, Césarin, qui déteste au plus haut point les voyages, se voit embarqué d'une façon extraordinaire sur un avion se dirigeant vers le lac Tchad. Il en tombe malencontreusement. Sauvé, il ne sait trop comment, il se trouve tout seul dans la brousse. Capturé par des cannibales qui veulent le manger en civet, il s'évade, mais l'alerte est donnée dans le village nègre.

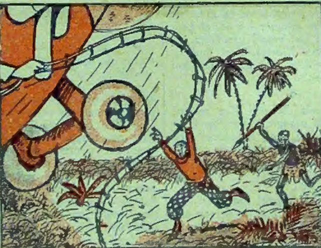






Après bien des efforts, Césarin réussit enfin à atteindre la lisière de la forêt et s'élança résolument dans la brousse, poursuivi par des clameurs sauvages. Notre Marseillais était un sportif; plusieurs kilomètres de course ne l'effrayaient pas, mais cette poursuite commençait à durer un peu trop. Il sentait ses forces le trahir. Soudain, un ronflement bien connu de lui se fit entendre : un avion aux ailes rouges avançait en grossissant à vue d'œil. Il poussa un cri de joie, car il venait de reconnaître l'appareil de son ami Arthur Volovant, le célèbre aviateur qui, s'étant aperçu de son absence, revenait sur ses pas pour retrouver le cadavre de son compagnon d'un moment. L'aviateur ne pouvait se figurer que Césarin put être encore en vie, après une pareille chute ! L'avion décrivait de larges circonférences dans l'air, cherchant à repérer, soit par un groupe de rapaces, soit par un rassemblement de fauves, l'endroit où se trouvaient les malheureux restes de son ex-passager.

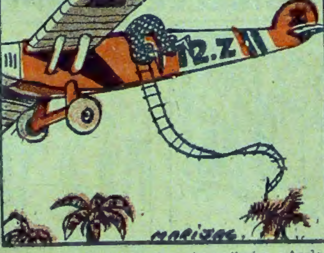


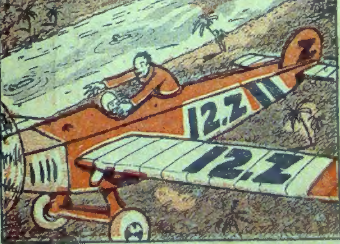




Césarin, juché sur une pierre, sortit son mouchoir et se mit à l'agiter désespérément dans la direction de l'appareil. Les sauvages, de leur côté, redoublaient de vitesse pour l'atteindre. L'instant devenait de plus en plus dramatique. Une volée de flèches siffla dans sa direction. Là-haut, Arthur Volovant venait de le repérer enfin et, à pleins gaz, piquait du nez dans sa direction, tout en déroulant une échelle de corde. Avec une audace sans pareille, l'aviateur, dans un « rase-mottes » périlleux, vint virer à quelques mètres du sol, pendant que Césarin, dans un élan désespéré, s'accrochait à l'un des échelons. Voyant son ami bien agrippé, Arthur Volovant monta aussitôt en chandelle pour le mettre hors de la portée des







flèches des cannibales. La manœuvre ne fut pas sans danger et Césarin manqua de se télescoper contre le tronc d'un palmier, mais il commençait à avoir l'habitude des fortes émotions ; ce petit incident le troubla à peine. Lestement, il gravit l'échelle de corde, et c'est avec un véritable soulagement qu'il reprit place dans l'avion. Après avoir remercié son ami, il lui demanda si le but de son expédition était encore loin. L'aviateur répondit que, dans quelques heures, il atteindrait le fameux lac Tchad et que, là, il aurait le plaisir de le reconduire au port le plus proche de la côte, pour qu'il puisse s'embarquer le plus rapidement possible pour la France. Heureux et content, Césarin se mit à siffloter un petit air à la mode. Il allait enfin pouvoir reprendre, avec Marius, ses interminables belotes.

La semaine prochaine : « 12-Z » S. O. S.



LES TROIS ORANGES



C'EST dimanche, un beau dimanche d'avril. De petits nuages blancs moutonnent dans un ciel bleu, qu'un soleil encore pâle égaie de ses rayons. L'air est vif. Les gens se hâtent à petits pas pressés. Les cloches, à toute volée, sonnent pour la grand'messe.

Mine radieuse et cœur en fête — il a aujourd'hui treize ans — Marcel, sautillant sur une jambe, puis sur l'autre, s'en retourne à la maison, possesseur d'une belle orange qu'il vient de recevoir de sa marraine... Est-il heureux, notre Marcel ! Voyez comme il gambade et chante !

Toutefois, son orange ne partage pas son bonheur :

— Petit maître, semble-t-elle lui dire, pourquoi fais-tu durer ainsi mon supplice? Je ne suis pas une balle pour que tu jongles ainsi avec moi. Mange-moi tout de suite. Regarde comme je suis dorée, bien à point, appétissante...

— Ouam ! dit Marcel, qui a bon cœur et comprend. D'un coup de dent, il enlève un morceau de pelure et, bientôt, ses doigts agiles se promènent à travers l'écorce d'or qui s'éparpille en lambeaux...

Ouam ! Voici le premier quartier, puis un second... Quel arome ! L'un après l'autre s'engloutissent les quartiers qui fondent dans sa bouche en un jus délicieux... Et Marcel goûte en paix son bonheur...

Soudain, un choc brusque vient le tirer de ses délices. Quelqu'un l'a frappé à l'épaule :

— Dis-moi, l'ami, est-ce que tu ne jouerais pas au Petit Poucet, par hasard ?

— Petit Poucet ? dit Marcel tout ébahi, en regardant du haut en bas son interlo-



L'écorce d'or s'éparpille en morceaux

cuteur, un garçon plus âgé que lui, portant l'uniforme des scouts de France, avec la croix tréflée au chapeau.

— Mais oui, Petit Poucet, au lieu de semer des cailloux blancs, toi tu sèmes des pelures d'orange.

— Je sème des pelures ? dit Marcel en se retournant.

— Mais oui, estimable phénomène. Oh! il est bien inutile que tu les cherches, elles n'y sont plus. Les voilà, si tu y tiens...

Et le scout lui présente les écorces qu'il a ramassées.

— Oh ? merci, Monsieur, je n'en ai plus besoin. Vous pouvez les jeter.

— Holà, jeune citoyen, mon ami, le « Monsieur » est de trop. Je ne suis pas un « Monsieur ». Je suis un garçon comme toi. Tu peux me tutoyer. Mais comme je suis un peu plus grand, je voudrais te dire ceci : « Quand tu mangeras encore une orange dans la rue, au lieu d'en jeter les



— Tiens, vois-tu ce mioche qui pleure?

pelures comme cela, derrière toi, n'importe où, tu les garderas dans ta main et tu les déposeras au panier. Ce sera d'abord plus propre et ce sera peut-être aussi un accident évité...

— Oh ! pour cela, il n'y a pas de danger !

— Non ? Pour toi, sans doute, qui rebondis en tombant, comme une balle élastique, le danger est beaucoup moindre, j'en conviens, mais si c'est une dame ou un vieux monsieur qui glisse sur cette pelure, penses-tu qu'ils ne pourraient se casser bras ou jambe ?

— Ah ! tu crois ? dit Marcel, tout saisi.

— Mais je pense bien que je le crois. D'ailleurs, tu sais, l'ami, il ne faut pas te froisser de mon intervention. J'ai fait comme toi, jadis. Nous sommes tous pareils. On n'y pense pas, ou bien on ne pense qu'à soi ! Mais on n'est pas tout seul sur la terre, et il est quelquefois bon de penser aussi aux autres. Salut ! A l'occasion !

Et voilà que le scout serre la main de Marcel à en faire craquer les os, et continue sa route de son grand pas léger.

— Tiens, se dit Marcel, c'est tout de même vrai, ce qu'il m'a dit là. Je tâcherai de ne pas l'oublier.

*

Huit jours après. Marcel s'en revient avec une nouvelle orange. Cette fois, il ne jette plus les écorces, mais les garde avec soin dans sa poche. Au coin d'une rue, il se rencontre nez à nez avec son ami le scout :

— Tiens, c'est toi...

— Mais oui, dit Marcel tout fier. Tu sais, à propos, j'ai tenu compte de ton observation. Regarde dans ma poche, j'y ai mis toutes mes pelures d'orange...

— A la bonne heure. Tu es un type ! Donne-moi la main. Mais, veux-tu faire mieux aujourd'hui ? Viens avec moi. Tu vois mon foulard ?

— Oui.

— Tu aperçois ce petit nœud, ici, tout au bout ?

— Oui.

— Eh bien ! cela veut dire que je n'ai pas encore fait ma B. A.

— Ta B. A. ? ? ?

— Mais oui, quoi, ma bonne action, si tu veux.

— Comment ! Tu dois faire une bonne action aujourd'hui ?

— Pas seulement aujourd'hui. Je dois en faire au moins une tous les jours.

— Ah ! Et que dois-tu faire pour cela ?

— Oh ! tu sais, c'est très variable. Un jour, par exemple, ce sera de ramasser les pelures d'orange qui risquent de faire tomber les passants, ou les morceaux de verre qui font crever les pneus. Quelquefois, ce sera de casser du bois à la maison, d'éplucher les légumes ou de faire des commissions. D'autres fois, ce sera d'indiquer le chemin à un étranger et même de l'accompagner jusqu'à ce qu'il trouve sa route, ou bien d'aider à pousser une charrette à bras ou à décharger un colis trop lourd ou aider un vieillard à traverser une rue... tout ce que tu peux imaginer, en un mot, du moment qu'il s'agit d'un service à rendre.

— Et tu ne l'oublies jamais ?

— Si, bien souvent, mais je tâche alors de me rattraper les jours suivants.

— Cela doit t'ennuyer, parfois ?

— Bien sûr que ce n'est pas toujours amusant, mais vois-tu, c'est alors surtout que cela vaut la peine qu'on le fasse...

— Et pourquoi ?

— Parce qu'on a d'autant plus de mérite qu'on aimerait mieux ne pas le faire, tiens !

— Je ne comprends pas. Tu reçois une récompense pour tout cela ?

— La récompense ? Je te crois. Retiens ceci : *On n'est jamais si content que lorsqu'on a rendu un autre heureux.* Et, au moins, quand on récite sa prière et qu'on dit au bon Dieu : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous », au moins alors cela signifie quelque chose.

— Oui, mais il faut faire partie de ta Société, pour cela ?

— Mais non, l'ami, c'est tout simplement chrétien. Tu l'as appris au catéchisme et au patronage, comme moi. C'est ce qu'on appelle la charité. On n'a pas toujours le moyen de donner de l'argent, on donne de soi-même, c'est encore mieux !

— Tiens, c'est vrai, dit Marcel, je n'y avais pas pensé. Mais on ne doit pas toujours trouver des occasions ?

— Des occasions ? Ce ne sont jamais elles qui manquent. Il suffit d'ouvrir les yeux. Tiens, vois-tu ce mioche qui pleure ? Je parie que c'est ma B. A. qui vient.

De fait, un tout petit bambin — haut comme deux bottes d'asperges l'une sur l'autre — pleurait à chaudes larmes, appuyé contre un mur. Des sanglots violents étouffaient dans sa gorge et des paumes de ses deux mains il essayait vainement de refouler les pleurs qui jaillissaient sans arrêt de ses grands yeux craintifs : un déluge, une cataracte !... Sûrement qu'il y avait là-dessous un gros chagrin.

— Qu'y a-t-il, mon petit père ?

Le « petit père » ne répond pas, mais la crise de larmes redouble.

— Quelqu'un t'a frappé ?

Geste de dénégation.

— Tu as perdu quelque chose ?

— Ou... ou... ou...i.

— Allons, voyons, inutile de pleurer. Qu'est-ce que tu as perdu ?

— Là... là...

Et la petite main tremblante désigne le milieu de la chaussée où s'étalent, dans une flaque blanche, les débris de verre d'une bouteille.

— Ah ! voilà ! On t'a envoyé chercher du lait et tu as laissé tomber la bouteille ?

— Ou... ou...i.

— Mais ce n'est rien du tout, mon petit père. Tiens, tu vas aller ramasser les morceaux, je m'en vais te les recoller.

Le tout petit bonhomme ne se le fait pas dire deux fois, et pendant qu'il recueille les débris de verre sans que lui vienne l'idée qu'on est en train de se moquer de lui, le scout demande à Marcel :

— Un litre de lait doit bien coûter trente sous, aujourd'hui, et la bouteille dix ? J'ai ce qu'il faut...

Et il déboutonne la pochette de sa chemise où sont cousues deux tresses blanches — ses insignes de chef de patrouille — pour en retirer les pièces de monnaie qu'il économisait depuis trois semaines pour se payer un nouveau sifflet.

— Tiens, mon petit père, donne-moi tes morceaux de verre. Voici de quoi t'acheter une autre bouteille et la faire remplir.



— Tu aimes bien les oranges ?

Un éclair de joie traverse les yeux du bambin et illumine sa petite frimousse ébouriffée où les larmes ont tracé de grandes œillères noires. Il saisit la monnaie que lui tend son bienfaiteur et sans même lui dire merci, il se précipite à toutes jambes vers le marchand de lait voisin.

Et alors, le scout se retourna vers Marcel, qui ne l'avait pas perdu des yeux pendant toute la scène, et lui serra cordialement la main :

— Tu vois, l'ami, une B. A. ?... Ce n'est pas plus difficile que cela !

(*Voir la suite page 7.*)

MADEMOISELLE LAMPEIGNE



Elle a cinq mois, la petite Lampeigne, la fille du cordonnier, et elle ne veut pas rester au lit ou bien elle se met à crier. Aussi, quand sa maman va au marché, la met-elle entre les bras de son papa.



Or, pendant qu'il tenait ainsi le bébé dans ses bras, arrive un égoutier qui demande à faire réparer tout de suite ses bottes.

— Impossible, dit le cordonnier.



Et il donne la raison pour laquelle il ne peut travailler en ce moment.

— Eh bien, reprend l'égoutier, nous allons arranger tout ça ! Installons la fillette dans une de mes bottes... et accrochons



cette botte au clou que je vois là. Ainsi, tout va marcher pour le mieux.

Et le Papa Lampeigne, avec cette heureuse combinaison, va pouvoir maintenant raccommoder sans peine tous les souliers du canton.

HISTOIRE DU PETIT ALI

Il s'appelait Ali. Il avait dix ans. Il était musulman.

Poussé par la famine, il était venu jusqu'à un poste où un missionnaire catholique dirigeait une chrétienté. Là, on l'avait secouru. Il n'était pas mort de faim.

Jouant avec les camarades de son âge, ceux-ci, parfois, lui disaient : « Ali, toi,



Jouant avec les camarades de son âge...

tu n'iras pas au ciel, puisque tu n'es pas chrétien ! »

Après s'être plusieurs fois violemment fâché, l'enfant finit par ne plus rien dire. Cependant cette idée le poursuivait, lancinante... Vivant au milieu des catholiques, il avait pu apprendre quelques-unes des principales vérités de la Foi; assistant au catéchisme, il avait mieux compris... En cachette, il avait prié, et une grâce du ciel était descendue dans son âme toute neuve...

Quelque temps après, Ali était retourné dans sa tribu.

Un soir, il prit sa mère à part et lui dit :

— Maman, j'ai un gros secret à te confier.

— Parle, mon fils.

— Nous sommes musulmans, dis ?

— Oui. Pourquoi cette question ?

— C'est que, maintenant, je connais la religion chrétienne. Elle est si belle, si tu savais !

— Et alors ?

— Alors, moi, je veux être chrétien !

— Toi ! mon fils ?

— Oui, mère !

— Tu veux donc être tué par ton père ?

— Pourquoi ?

— Parce que Mahomet ordonne de tuer tous les chiens de chrétiens.

— Eh bien ! il me tuera.

La pauvre mère, alors, se mit à pleurer. L'enfant, dès ce jour, commença à dépérir. On ne le vit plus avec ses camarades; il errait comme une âme en peine, il ne mangeait plus, il ne dormait plus. Lui qui, d'ordinaire, égayait la pauvre cabane de son rire frais s'était tu, comme un oiseau auquel on a coupé les ailes.

Un soir, son père le prit à part.

— Ali, qu'as-tu ?

— Rien, papa !

— Si ! Tu as quelque chose. Je ne te reconnais plus. Tu es devenu sombre comme la nuit, toi autrefois gai comme l'aurore... Tu manges à peine, et, la nuit, je t'entends soupirer. Qu'as-tu donc ?

— Papa, je suis malade en mon âme.

— Que veux-tu dire ?

— Inutile, je vous ferais de la peine.

— Parle !

— Eh bien ! voilà : je veux être chrétien !

Le père, ahuri, commença par se taire; puis, se redressant brusquement, il se mit à crier, à hurler, à maudire son enfant, et, prenant un bâton tout proche, il le meurtrit de coups...

Un peu apaisé à la vue du sang qui commençait à couler du pauvre petit corps, il s'adoucit soudain et, prenant son enfant dans ses bras :

— Comment, lui dit-il en pleurant, toi, Ali, mon fils, toi, mon unique enfant, c'est toi qui me parles ainsi !

Et il continua longtemps :

— Comment! tu veux te faire « chien »?



Une forte courroie y lia le petit héros...

(Les musulmans appellent les chrétiens des « chiens »). Ne sais-tu donc pas ce que feraient mes parents et mes frères, si tu m'imposais cette honte ? Ils me tueraient, ils tueraient ta mère, ils te tueraient. Trois meurtres... Réfléchis.

— Père, j'ai bien réfléchi !

— Alors que décides-tu ?

— Je me ferai chrétien !

— Eh bien ! je te tuerai moi-même !

Et il partit, cherchant le grand coutelas que les musulmans de la côte portent toujours à la ceinture. La mère, ce jour-là, intervint et l'enfant fut sauvé.

Quelques jours après, à de nouvelles instances, l'enfant répondit simplement :

— Père, tuez-moi, si vous voulez. Mais mon cœur le veut et mon âme le désire : je serai chrétien !

Le père se contenta d'attacher l'enfant à la poutre qui soutient le léger édifice du toit, en ces pauvres cabanes, faites de branches et recouvertes de paille. Une forte courroie y lia le petit héros qui y resta attaché une semaine... plusieurs semaines... nuit et jour !... La mère, par pitié, lui donnait, en cachette, de temps en temps, quelques poignées d'orge grillé. Parfois le soir, le père, qui espérait bien arriver à bout de cette ténacité enfantine, demandait à Ali s'il avait enfin renoncé à son détestable dessein. Et la même réponse tombait toujours des lèvres de l'enfant :

— Papa, je voudrais bien vous obéir, mais je ne le puis pas !

— Tu ne m'aimes donc pas ?

— Si, papa, je vous aime; mais j'aime mieux mon âme que mon père !

Tous les visiteurs, le voyant attaché à la poutre, demandaient le pourquoi de cette dure punition. Mis au courant du désir d'Ali, tous le maudissaient et plusieurs allaient même jusqu'à le frapper...

Fatigué d'une lutte inutile, le père résolut de soumettre l'enfant à une épreuve plus rude encore.

Un jour que les anciens de la tribu s'étaient réunis pour le grand conseil, il y conduisit Ali, espérant que la voix des vieillards obtiendrait ce que ni ses larmes ni ses brutalités n'avaient pu obtenir.

Devant les chefs de la tribu, en public, l'enfant fut de nouveau interrogé, menacé; on lui promit une belle récompense s'il renonçait à son dessein maudit. Et, comme tout cela venait se briser sur cette petite âme armée de la force divine, on le saisit, on le mit à nu et il fut cruellement flagellé, en présence de tous.

A la fin, les bourreaux s'arrêtèrent et Ali, couvert de sang, fut transporté, à demi mort, dans sa cabane où sa pauvre mère, en pleurant, pansa ses blessures.

Le soir venu, les parents d'Ali voulurent tenter sur lui un dernier effort. A genoux à ses pieds, les larmes aux yeux, une grosse pierre sur les épaules, ils le supplièrent longtemps.

Ali pleura, mais ne répondit rien.

Le père, furieux, s'arma encore d'une énorme courroie et recommença à flageller le pauvre petit corps meurtri.

Aux coups, succédèrent les caresses. Mais Ali répondait :

— Je voudrais tant vous faire plaisir ! Ma douleur surpasse la vôtre; je serais si heureux de ne pas vous faire de la peine, mais je ne le puis pas. Je veux être chrétien !

Et le pauvre enfant, qui n'avait pas encore reçu le baptême, qui ne connaissait même pas toutes les prières, essayait doucement de recommander son âme à ce Christ dont il ne possédait pas encore la Foi, mais dont il rêvait d'être l'enfant.

Le père et la mère, éplorés, abattus, découragés, s'étendirent alors sur leur natte.

La nuit était tombée, obscure.

Au dehors, le cri des chacals et des hyènes se répercutait, lugubre.



Alors, il tomba à genoux...

Ali ne dormait pas !

Il entendit, vers le milieu de la nuit, son père qui disait :

— Cet enfant est notre honte ! Le Prophète nous écrasera sous le poids de sa malédiction et de sa colère ! Nos parents et nos frères nous tueront ! Satan a pris domicile dans le cœur d'Ali : c'est un ingrat, c'est un indigne ! Son sang peut-être pourra éloigner de nous l'opprobre et le déshonneur ! Tuons-le ! tuons-le !

Entendant alors son père se lever, remuer ses armes et sortir du fourreau le coutelas qu'il avait près de lui, Ali comprit qu'on allait vraiment le tuer.

Agile comme un chevreau, il sortit de la hutte paternelle et s'enfonça dans la nuit... Croyant que son père allait le poursuivre,



Le père, furieux...

il se mit à courir désespérément... n'importe où... droit devant lui... Tout, plutôt que d'être égorgé par son père.

Une pâle lune éclairait vaguement ces paysages sauvages; les rochers avaient des ombres gigantesques... toute la faune de ces régions équatoriales rôdait dans la nuit, cherchant une proie...

L'enfant courait toujours.

Tout à coup, un rugissement lugubre le fit tressaillir... les hyènes étaient par là... Ouvrant alors ses yeux agrandis par la peur, il aperçut distinctement, à quelques mètres de lui, une grosse hyène qui le regardait et qui se mit à pousser ce ricanement aigu qui glace d'effroi quand on l'entend près de soi.

Ali se croyait perdu. « Ce n'eût rien été, avoua-t-il plus tard, d'être mangé par l'hyène; mais je n'étais pas baptisé !... »

Alors, il tomba à genoux, essaya de prier ce Dieu pour lequel il errait là, en plein désert... il se cacha la figure dans ses mains... et attendit d'être broyé par l'horrible bête qu'il sentait près de lui.

Un ange du Ciel conduisait l'enfant. Quand il rouvrit les yeux, la bête avait disparu. Reprenant alors courage, il se hâta du côté du village où se trouvait la mission.

Quand le Père missionnaire sortit de la chapelle, il aperçut, couché près de la porte, un enfant couvert de sang et la figure encore contractée par la peur.

Ali raconta son histoire.

Le jour même, il était baptisé !

C. de Wit,
Missionnaire lazariste en Abyssinie

Cœurs Vaillants

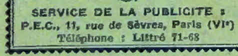
82, rue de l'Université, PARIS-7e

Téléphone : Littré 49-95

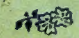
Chèques post. : Néguin-Paris 1223-59

ABONNEMENTS :

	France et Colonies	Belgique	Autres pays
1 an	15 fr.	20 fr.	25 fr.
6 mois	8 fr.	10 fr.	13 fr.
3 mois	4 fr.	5 fr.	6 fr. 50



SERVICE DE LA PUBLICITE : P.E.C., 11, rue de Sèvres, Paris (VIe) Téléphone : Littré 71-68



Les Cœurs Vaillants aiment les Missionnaires, s'intéressent à leur apostolat et prient pour eux.



Après le Camp de Pâques



Une clairière au-dessus de Villepreux-les-Clayes. Tout est calme. Un écureuil dégringole discrètement le long d'un chêne.

UN CHARDONNERET. — Pstt ! pstt !... M'sieu l'écureil !

L'ECUREUIL. — Qu'est-ce que c'est ?

LE CHARDONNERET. — Voulez-vous me dire s'ils sont partis?

L'ECUREUIL. — Qui ça ?

LE CHARDONNERET. — Ben! les scouts, voyons.

L'ECUREUIL. — Mais bien sûr qu'ils sont partis !

LE CHARDONNERET. — Alors, j'peux me montrer !

UNE MESANGE POURPREE. — Moi aussi !

UNE BETE A BON DIEU. — Moi aussi !

UN LAPIN. — Moi aussi !

TOUTES LES JOLIES BETES DES BOIS. — Moi aussi !... Moi aussi !... Moi aussi !... Moi aussi !...

L'ECUREUIL. — Non, mais ! qu'est-ce qui vous prend ? Alors, vous n'osiez pas vous montrer parce qu'il y avait des scouts dans la clairière ?

LE LAPIN. — Pensez donc, m'sieu l'écureuil, j'ai de la famille, moi... Cinq beaux petits enfants et leur mère... et je ne tiens pas à ce qu'on me les massacre sauvagement.

LA MESANGE. — Et mon nid qui est à peine terminé !... Ça ne me disait rien que tous ces garçons-là grimpent pour voir ce qu'il y avait dedans. Alors, je suis restée enfermée pendant ces quatre jours.

LE CHARDONNERET. — Moi aussi !

LA BETE A BON DIEU. — Moi aussi !

TOUTES LES JOLIES BETES DU BOIS. — Moi aussi !... Moi aussi !... Moi aussi !...

L'ECUREUIL. — Eh bien, vous êtes tous piqués, complètement piqués.

LE LAPIN. — Non mais, dites-donc m'sieu...

L'ECUREUIL. — Mais, mes pauvres amis, il faut être naïfs comme vous l'êtes, pour se figurer que les scouts font du mal aux animaux ! C'est tout le contraire : ils les protègent. Tenez, j'ai entendu raconter qu'un de mes oncles qui était éléphant au Congo...

LA MESANGE. — Eh bien, si j'avais su ça plus tôt, moi, je serais sortie plus vite.

L'ECUREUIL. — Et vous auriez vu quel intérêt ça présentait ! Tenez, ils avaient leurs tentes par patrouilles tout autour de la clairière... Là, c'étaient les Cygnes... là, c'étaient les Coqs... là, les Ecureuils... là, les Hermines... là, les Aigles...

LE CHARDONNERET. — Et ça ne se battait pas ?

L'ECUREUIL. — Mais pas du tout ! Les Aigles faisaient la cuisine aux Hermines, qui allaient chercher du pain pour les Cygnes, qui ravitaillaient les Coqs en fromage, qui... enfin, c'était absolument épatant... attendrissant... touchant... J'en ai pleuré dans ma moustache, foi d'écureuil !...

LA BETE A BON DIEU. — Je regrette de n'avoir pas vu ça. Aussi, c'est de la faute à la taupe qui demeure sur mon palier ; figurez-vous...

L'ECUREUIL. — Et puis, un matin, ils ont eu la Messe au Camp.

LE CHARDONNERET. — La Messe ?

L'ECUREUIL. — Oui. C'est encore plus beau que notre prière du soir, vous savez... quand le soleil s'incline derrière l'étang... que l'écorce des bouleaux devient toute rose, et que du haut du chêne, du fond des terriers et parmi les roseaux, les mille petites voix de la forêt remercient le Bon Dieu de la journée qui s'achève !

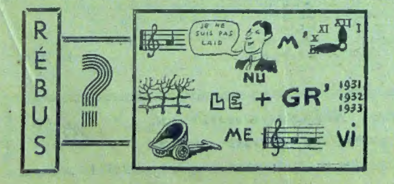
LA MESANGE. — Oui, eh bien ?

L'ECUREUIL. — Eh bien, j'sais pas comment vous dire ça, moi... c'était autre chose, comprenez-vous ?... Un écureuil n'est guère qualifié pour parler de ça, mais c'était très chic de voir tous ces beaux gars à genoux dans l'herbe, et qui priaient... et qui priaient fallait voir... Ah ! oui, je regrette que vous ne les ayez pas vus !

LE CHARDONNERET. — Mais ils reviendront, dites m'sieu l'écureuil ?

L'ECUREUIL. — Oui, je crois savoir qu'ils reviendront... et j'espère bien qu'alors vous n'aurez plus peur d'eux.

Marabout Gris.



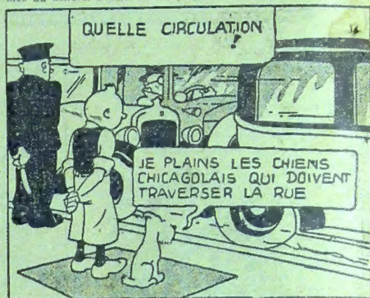
Tintin et Milou, après un court séjour à Paris, se sont embarqués pour l'Amérique à bord de « L'Ile-de-France ». A peine arrivés à Chicago, une association de bandits redoutables décide de les faire périr.

Un chauffeur de taxi s'offre pour les conduire à l'hôtel. Sans méfiance, Tintin et Milou s'y installent et roulent...

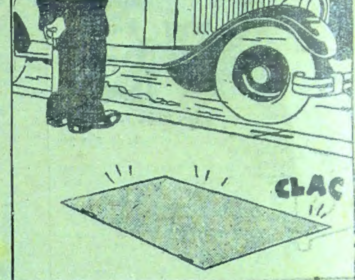
Tintin et Milou

Les volets de la voiture ont été fermés du dehors. Tintin voit le piège. Il le déjoue habilement, et le... dans un side-car piloté...













NOTRE NOUVEAU...

Chers Cœurs Vaillants,

Puisque quelques-uns de nos nouveaux abonnés n'ont pas eu les deux premières questions de ce concours, nous les indiquons à nouveau pour qu'ils puissent tous y prendre part.

PREMIERE QUESTION :

Que veut dire le mot *Rédemption* ?

DEUXIEME QUESTION :

Reconstituez, en remplaçant les points par des lettres, la phrase suivante :

J. s..s l. B.n P.st..r q.. d.nn. s. v.. p..r s.s br.b.s.

Qui a prononcé cette phrase et que signifie-t-elle ?

Et voici la

TROISIEME QUESTION

Quelle est, à votre avis, la plus grande faute de Judas ?

Que de choses à dire déjà sur ces trois questions, et comme j'espère que vous avez passé de bonnes vacances, vous allez pouvoir reprendre le travail avec ardeur, et préparer de bonnes réponses. Je dis « préparer », car, je vous le répète (il y a encore des Cœurs Vaillants qui



Les gymnastes du patronage de V... de compter parmi eux de nombre... les derniers ...

...ou en Amérique

...nt, & le voici avec Milou, ...r pilé par les agents de la police. Ils rattrapent la voiture, le chauffeur va leur faire connaître le lieu où Tintin devait être conduit. Un homme masqué le met hors d'état de répondre et s'enfuit sur la moto des policiers.

Ceux-ci se jettent à sa poursuite, mais une auto prend la leur en écharpe : Tintin, grièvement blessé, est emmené dans une ambulance. Le bandit a repris la fuite.















...le Wizernes (Pas-de-Calais) sont fiers ...breux Cœurs Vaillants qui ne sont pas ...rs aux concours.

...CONCOURS

n'ont pas bien lu ce que nous avions mentionné dans les numéros précédents), vous devez garder vos réponses jusqu'à la fin du concours.

J'espère que beaucoup de mes petits amis vont me donner de leurs nouvelles, après ces splendides journées (1), et que je vais recevoir un grand nombre de lettres me racontant ce qu'ils ont fait, comment ils se sont amusés, ce qu'ils comptent entreprendre maintenant, pendant ce dernier trimestre qui les sépare des grandes vacances.

Ah ! comme tous les Cœurs Vaillants vont faire de leur mieux pour mériter les bourses de vacances réservées aux premiers lauréats de ce concours !

Allons ! tous au travail, et bonne chance !

Votre ami, Jacques Cœur.

Pour faire suite aux résultats donnés la semaine dernière pour le concours du

Meilleur propagandiste de France

nous citons aujourd'hui à *l'ordre du jour des Cœurs Vaillants de France :*

M. M. JEHL, de Colmar.

(1) Lorsque vous me demandez un renseignement auquel vous désirez que je vous réponde par lettre, sans attendre le « Courrier de Jacques Cœur », vous devez joindre à votre lettre un timbre de 50 centimes.

De même, pour tout changement d'adresse, vous devez envoyer, avec votre nouvelle adresse, la bande du dernier numéro reçu, et y joindre un franc de timbres.

Le code télégraphique « Double A »

Histoire d'Extrême-Orient



Un navire à bord duquel régnait le choléra avait trouvé le moyen d'entrer en fraude dans le port japonais de Kobé, avait déclaré le père de Taro comme la famille s'asseyait autour du « hibachi », mets qui composait leur repas du matin. Un cas de la maladie redoutée venait d'être signalé dans une des rues populeuses en bordure des quais. Taro connaissait un peu ces rues. C'était là qu'une fois, avec son ami Jiro Matsu-Ura, dont le père était capitaine au long cours, il avait retrouvé la trace d'un matelot disparu du cargo du capitaine Matsu-Ura. C'étaient des ruelles étroites où flottait toujours une odeur de saki et de poisson cru, bordées de maisons branlantes, pressées les unes contre les autres, éclairées le soir par de pauvres lanternes de papier. Des marins au langage inconnu, venus des quatre coins des sept mers, entraient et sortaient d'un pas lourd des tavernes aux portes voilées d'un rideau de bambou. Lorsque la peste ou le choléra se déclaraient là, la contagion se répandait aussitôt comme une nappe d'eau. L'imagination de Taro eut vite fait de se représenter ce qui arriverait de nouveau. Il jouait pensivement avec ses baguettes. Serait-ce le commencement d'une nouvelle aventure ?

— Quel peut bien être le bateau qui est entré dans les docks avec le choléra à bord ? demanda-t-il.

— Je suis bien sûr que ce n'était pas un bateau marchand régulier, répondit le Dr Haru. Leurs capitaines sont des hommes de devoir. C'est plutôt un des bateaux de coolies, ou plus probablement une de ces jonques cabotières aux équipages sans foi ni loi et qui prennent de petits chargements partout où le patron peut en trouver. Ils se glissent hors des ports la nuit sans avoir été inspectés et n'ont pas de certificat d'inspection à présenter au prochain port dans lequel ils s'introduisent nuitamment et restent cachés.

— Comment les découvrez-vous, Papa-san ? interrogea Taro, essayant de cacher une agitation croissante.

— Principalement en repérant l'endroit où ils vendent leur chargement, expliqua son père. En cas de choléra, tout fruit, poisson ou légume peut transmettre la maladie, aussi bien que l'eau et le lait ; le chargement est débarqué et vendu à vil prix dans les marchés pauvres. C'est ainsi que se propage la contagion. Ce ne sera pas la première fois que le choléra aura été introduit dans le port, malgré toutes les mesures de quarantaine que nous pouvons prendre, nous, les médecins. A moins que nous puissions mettre la main sur le bateau et arrêter net l'infection, j'ai peur qu'il ne faille envoyer un rapport LM de Kobé, acheva-t-il d'un ton soucieux.

— Qu'est-ce que ça veut dire, LM ? demanda Hanako, la sœur de Taro, âgée de dix ans.

— LM, c'est le choléra dans le code télégraphique « Double A », mon petit, répondit son père. Demande à ton frère de te l'expliquer quand il en aura le temps. Quand oncle Wasa l'a emmené à Singapour, en mars, il a vu celui qui a inventé le code, n'est-ce pas, Taro ? ajouta-t-il avec un clin d'œil amusé. Bien qu'il ne l'eût jamais dit, il s'était réjoui secrètement de voir son fils prendre tellement au sérieux la question des épidémies propagées par les navires, problème qui l'occupait lui-même depuis des années. Pour le Dr Haru, c'était une question d'orgueil national que le Japon possédât un des plus remarquables services d'hygiène sociale du monde et que ce fût grâce à son initiative que la section d'hygiène de la Société des Nations eût envoyé une commission étudier les maladies transmises par les bateaux en Extrême-Orient.

Cette mesure avait eu pour suite la création par la Société des Nations d'un bureau central à Singapour, bureau chargé de recueillir des informations auprès des inspecteurs d'hygiène des pays d'Extrême-Orient et de leur adresser en retour des bulletins hebdomadaires concernant les épidémies sévissant dans les ports, afin de prévenir la propagation des maladies.

— Oui, il m'a mené à la station française de Sainte-Assise, à Saïgon, d'où le rapport est transmis, tous les vendredis soir par T.S.F. Hanako, la prochaine fois que papa nous mènera à Tokio, je te montrerai le poste récepteur où tous ces rapports nous parviennent.

Mais, tandis qu'il parlait, sa pensée revenait sans cesse aux mots « entré en fraude ». Bien avant le moment de quitter les plateaux rouges du déjeuner, il avait décidé du premier pas à faire. Il avait besoin de l'aide de Jiro.

L'après-midi de ce même jour, il en parla à son ami, à l'école, pendant la leçon d'escrime. Le plan jaillit par saccades entre deux parades.

— Il nous faut une base d'opérations, murmura Jiro comme ils regagnaient la classe.

— Un endroit où l'on puisse entendre parler les coolies des docks, ajouta doucement Taro.

— Le dock où mouille le bateau de mon père, proposa Jiro au moment de s'asseoir à sa place.

Et, deux heures avant que le soleil de septembre se cache derrière les montagnes Rokko auxquelles est adossée la ville de Kobé, on pouvait voir les deux garçons perchés sur deux poteaux au bout du dock, balançant leurs jambes au-dessus de l'eau. Ils se trouvaient sur l'une des quatre jetées qui s'avancent dans l'eau bleue du port comme les doigts d'une main étendus pour accueillir tous les bateaux du monde.

(*A suivre.*) Frédéric Hubert.

CURIEUSE EXPÉRIENCE









— Les chats, affirmait ce jour-là M. Briolet à son ami Ellasti, ont cette curieuse faculté de toujours retomber sur leurs pattes. Ainsi, tenez, j'habite au quatrième étage. Eh bien, vous allez voir. J'empoigne mon chat Mistigri et le lance par la fenêtre.

— Ciel ! Qu'avez-vous fait ? s'écrie M. Ellasti qui se précipite pour voir ce qu'il advient de l'infortuné Mistigri.

— Sauvé ! dit-il, il est tombé sur la tête d'un passant !

En effet, Mistigri avait eu cette chance extraordinaire d'arriver, tel un bolide, sur la tête d'un monsieur qui, tête nue et cheveux abondants, déambulait tranquillement.

— Ah ! s'écria le passant, qu'est-ce que c'est que ça ?

Mistigri, solidement agrippé dans cette riche chevelure, se cramponnait désespérément.

Et l'on vit alors, spectacle effarant, le monsieur danser, l'air tout joyeux.

Tous les autres passants eurent l'impression très nette que le pauvre homme était devenu fou.








Et chacun de désigner la fenêtre de M. Briolet.

— C'est de là qu'il est tombé, disaient les uns.

— Pas tombé, jeté par un misérable !

Les agents, alertés, montèrent quatre à quatre l'escalier conduisant à l'appartement du fâcheux expérimentateur.

— C'est vous qui vous amusez à jeter des chats par la fenêtre ? Contravention pour jet d'objet hétéroclite dans la rue. Et puis, de plus, venez un peu vous arranger avec le pauvre homme, devenu fou de terreur...

O surprise ! Le pauvre homme, en apercevant M. Briolet, se jette à son cou et veut absolument l'embrasser :

— C'est vous qui m'avez lancé cette bête sur la tête ? Merci ! Merci du plus profond de mon cœur ! Devenu muet à la suite d'une grosse émotion, je ne devais recouvrer la parole que grâce à une autre émotion du même calibre. Et maintenant je parle ! Je parle et vais me rattraper de mon trop long silence ! Je paierai votre contravention et vous coucherai sur mon testament !

M. Briolet reprit son chat et l'ex-muet s'en fut en gambadant et en chantant, bénissant le Ciel de l'heureuse aventure qui l'avait ainsi favorisé.

MOUMOUTH
l'éléphant blanc

Histoire fantastique inédite de PETIT-MURET

RESUME

Le Royal Circus avait installé ses tentes dans la grande capitale du Sud-Ouest.

Parmi la troupe de nombreux clowns et acrobates figure le petit Ephraïm, un enfant qui a été recueilli par charité.

Celui-ci s'est lié d'amitié avec Jappy, le petit chien savant, et Moumouth, l'éléphant blanc qui a gagné sa confiance depuis le jour où il l'a arraché des mains de l'écuyer chef qui le maltraitait. Un incendie très grave se déclare dans le cirque. Moumouth réussit à s'évader avec ses petits amis, Ephraïm et Jappy.

Après bien des aventures, voici qu'ils sont pris dans une excavation qui n'est autre que le repaire d'étranges individus.

Ils s'en vont, laissant l'enfant comme concierge. Serait-ce l'heure de la délivrance ? Ils déambulent dans les couloirs.

Ils sont en présence d'un immense tramway qui ne peut démarrer. Puis ils arrivent près d'un sous-marin. Jappy découvre une caisse de jambons succulents et prend un si bon repas qu'il en est malade.

Ephraïm arrive, par un système de leviers, à faire manœuvrer le bateau.



L'imagination d'Ephraïm vit les fantômes les plus effrayants.

Là-haut, sur le pont, Moumouth, l'éléphant blanc, en proie à une terreur folle de se sentir soudain tomber en chute verticale, essayait vainement de se mettre debout, et, dans ses efforts puissants et désespérés, allait presque démolir la tourelle. Que se passait-il donc ?

Ce qui se passait ? Tout simplement ceci : l'enfant avait appuyé sur un levier au-dessous duquel s'inscrivait une longue flèche de couleur bleue pointée vers le bas. C'était le levier qui commandait la manœuvre de plongée pour le sous-marin et il plongeait, l'U.-27, il plongeait, et il n'y avait pas d'eau ! Curieuse énigme, troublant mystère !

« C'est drôle, pensa l'enfant, en se frottant les côtes, et en essayant de se relever, on dirait un ascenseur qui descend. »

Il ne se trompait pas. Le sous-marin, pour le moment, n'était, en effet, pas autre chose qu'un ascenseur en pleine descente, et si Ephraïm avait pu regarder par les hublots à droite ou à gauche de la cabine où il se trouvait, il aurait pu facilement apercevoir les énormes câbles d'acier le long desquels glissait le bateau. Et il glissait avec une vitesse vertigineuse. Contre sa tourelle, Moumouth en perdait la respiration. Jappy, sous son fauteuil, avait renoncé à se remettre sur ses pattes. Chose amusante : cette descente ultra-rapide, au lieu de lui donner le mal de mer, ce qui était très compréhensible après son indigestion, se trouvait au contraire lui guérir tout doucement ses crampes d'estomac. Aussi se tenait-il parfaitement tranquille, attendant en « père peinard », c'est-à-dire en bonhomme qui ne s'en fait pas, la suite des événements.

C'est égal, cela commençait à durer un peu trop longtemps, cette descente ! et l'allure s'accélérait au point de menacer de devenir catastrophique. L'idée vint au garçon d'essayer d'arrêter la chute en manœuvrant d'autres leviers. Mais à lui aussi la descente trop brusque avait fait perdre l'équilibre. Bon gré mal gré, il lui fallut rester assis et attendre que le bateau voulût bien s'arrêter de lui-même.

— Bah! on verra bien, murmura notre héros.

Cependant, il n'était pas très rassuré; on l'eût été à moins. Et à son âge, il était bien permis de s'effrayer et de trembler.

Il en était là de ses appréhensions et de ses craintes, lorsque soudain une secousse catapultueuse vint le plaquer, telle une vulgaire galette, sur le plancher de la cabine, et pas doucement encore ! Quant à Jappy, ce fut miracle s'il échappa au lourd fauteuil de cuir qui s'écroulait sur lui. Là-haut, près de sa tourelle, Moumouth croyait le moment venu de rendre le dernier soupir. Il gémissait à attendrir un cœur de pierre. C'est alors que Jappy, faisant un effort héroïque, réussit à gravir les degrés de l'escalier et s'approcher de lui. Rien que de voir son ami près de lui, cela réconforta Moumouth.

D'ailleurs, la secousse passée, le bateau s'était immobilisé complètement. L'enfant en profita pour se mettre debout et s'en aller vers un des hublots de la cabine; à travers l'énorme épaisseur de la vitre, il aperçut alors une nappe d'eau qui lui semblait agitée d'un léger clapotis. Arrivaient-ils donc déjà en pleine mer ? Ce n'était pas possible car il lui sembla apercevoir distinctement comme une haute muraille se dressant à 7 ou 8 mètres de



Lorsque, soudain, une secousse...

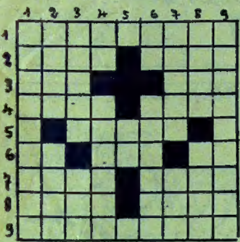
la coque de son bateau. Ainsi donc, il devait encore se trouver dans un souterrain, mais cette fois, il y avait de l'eau. Il s'agissait donc tout simplement d'opérer la manœuvre voulue pour que le sous-marin les emportât tous les trois vers la délivrance et vers la liberté. La chose ne parut pas malaisée au garçon. Il se flattait, en inspectant le cadran des leviers de commande, de trouver le moyen de faire avancer ou reculer le bateau.

C'était le grand levier de droite qu'il fallait manœuvrer. Une fois qu'il l'eut abaissé, le sous-marin se mit en effet à filer comme une flèche, et l'enfant put alors remarquer, au-dessus du levier qu'il venait d'abaisser, une colonne de chiffres de 5 à 200. Et ces chiffres devenaient lumineux suivant qu'il abaissait plus ou moins son levier.

(A suivre.)

Les petits Clercs de Notre-Dame, à Saint-Maurice (Seine), sont aussi de joyeux Cœurs Vaillants.

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

1. Membre d'une secte de Juifs. — 2. Juge et grand prêtre juif. Greffe. — 3. Colère. Gale qui attaque surtout le cheval. — 4. Qui n'agit pas avec promptitude. Pronom personnel des deux genres. — 5. Aller à l'aventure. — 6. Abréviation du calendrier. Fluide élastique que nous respirons. Neuvième et seizième lettres de l'alphabet. — 7. Département. Anagramme de Milo, île de l'archipel. — 8. Du verbe aller. Une des quatre fêtes d'obligation. Tout ce qui est nécessaire.

VERTICALEMENT

1. Peuple qui fut vaincu par Saül et David. — 2. Homme sans considération. Poids des caisses qui contiennent les marchandises. — 3. Outil de cordonnier. Anagramme de car. — 4. Participe gai. Frayeur. — 5. Du verbe rire. — 6. Pronom personnel. Iles françaises. — 7. Préfixe qui signifie entre. Pronom personnel. — 8. Instrument pour serrer. Très petite île. — 9. Grand cimetière.

Cherchez...

Charade

Pour équiper le soldat mon entier,
Et le faire admirer, superbe cavalier,
Il faut de mon premier ainsi que du dernier.

◆ ◆

Enigme

De l'Espagne je suis une ville au siège fameux.
Ou bien un fruit donnant un sirop savoureux.
Ou bien, dans le fracas et l'éclat des mitrailles,
Un engin redouté sur les champs de bataille.

◆ ◆

Anagramme

Trouvez un musicien moderne, célèbre, avec le nom et le prénom duquel on peut faire cette phrase :

« Tiens, amuse-les. »

◆ ◆

Mots en losange

Il faut commencer par là pour avoir le Paradis.
Il porte la couronne.
Il faut qu'elle soit ouverte ou fermée
Pour vous dire que la messe est terminée, le prêtre chante.
Elle ne peut être sans moi.

x
x x x
x x x x x
x x x
x

Jamais il n'y aura trop de
REVUES MISSIONNAIRES

Pour mieux connaître la vie héroïque des missionnaires lisez la revue mensuelle

Jeunesse et Missions

éditée par les Pères Salésiens
Abonnement : 10 francs par an
S'adresser à
M. l'Abbé F. Céné,
5, rue des Marronniers, Paris (16e)
Compte de ch. post. Paris 973-64

et celle que viennent de lancer les Pères du Saint-Esprit, intitulée :

Missions

Abonnement : 10 francs par an également
Paraît tous les mois
S'adresser à
M. l'Administrateur de « Missions »
40, rue La Fontaine, Paris (16e)
Compte de ch. post. Paris 1718-45

Que faire ?...

« En as-tu, toi, de la volonté ? »

Cette question vous a été posée la semaine dernière, mes chers Cœurs Vaillants, et il se peut, il est probable que tel ou tel d'entre vous se soit reconnu un peu « girouette »...



mais il voudrait bien apprendre à vouloir...
à dire un bon coup, là : « Je veux ! »
et à ne plus bouger, à tenir bon, que le vent tourne et hurle et bouscule tout...
il aura beau faire, le vent...
« Je veux ! » — et la girouette ne tourne plus ;
et parce qu'elle ne tourne plus au gré du vent, elle n'est plus une girouette...

Ah ! tu voudrais apprendre cela, petit ?... mais tu te trouves bien faible, n'est-ce pas ? Tu luttes contre tes mauvais instincts, contre ta paresse, contre ta gourmandise, contre ta jalousie, et contre tous les penchants malsains et impurs qui t'assaillent de tous côtés... tu luttes... mais bientôt la girouette, calée un instant, cède de nouveau, et tout est perdu...

Non, cher petit, tout n'est pas perdu !

Tu veux apprendre à vouloir ? Il n'y a qu'un moyen : il faut faire des actes de volonté ! Il faut entraîner la volonté !

Tu as déjà assisté à une longue course à pied, à un cross-country ? Dix, douze, quinze kilomètres... c'est très chic, mais pas facile du tout... et on n'y arrive pas du premier coup... le cœur bat à se rompre, les poumons sifflent comme le soufflet d'une forge, les muscles des mollets sont tendus et durs... mais le coureur arrive... douze kilomètres en 40 minutes... Superbe !

Seulement, il avait de l'entraînement !
Il a commencé par faire, sur place, des exercices d'assouplissement... puis, il a fait des parcours très petits : deux, trois, quatre kilomètres... quelques jours plus tard il a augmenté : six, huit, dix kilomètres... et finalement douze, et plus encore...
et il a réussi... champion !

Tu veux apprendre à vouloir ? Entraîne-toi à vouloir !
d'abord de petits actes, qui ne te coûtent pas beaucoup : petites prières très bien faites... un quart d'heure, une heure de sagesse parfaite...
Fixe-toi des actes de volonté, que tu feras, coûte que coûte :
un devoir bien soigné, un petit service rendu avec cordialité... mille petites choses que tu pourras faire facilement, et que tu feras non parce qu'elles te plaisent, mais parce que *tu veux*...
Cela ne signifie pas, tu comprends bien, que tu dois saboter le reste : évidemment non : mais les points d'entraînement, tu les feras particulièrement bien...
Petites choses d'abord,
puis choses plus difficiles
et enfin choses très difficiles...

Si tu tiens bon, le temps qu'il faudra, tu seras un brave, parce que tu auras acquis ce qui fait le brave : la volonté !

J. Lamy.

Remplissez ce bulletin, découpez-le et envoyez-le à
« CŒURS VAILLANTS », Service des abonnements
82, rue de l'Université, Paris (7e)

Les abonnements à « CŒURS VAILLANTS » sont de :
Un an : 15 francs. — 6 mois : 8 francs — 3 mois : 4 francs.

Je m'abonne pour ____________ *et je vous fais parvenir*

la somme de ____________

Nom : ____________ *Prénom :* ____________

Rue : ____________ *N°* ______

Ville : ____________

Département : ____________

Vous pouvez envoyer le montant de votre abonnement par mandat, ou mieux encore, par chèque postal à M. NEGUIN, C.-C. Paris 1.223-59, mais surtout ne mettez pas d'argent dans vos lettres. C'est défendu par la poste ; vous seriez passible d'une contravention.

MOTS CROISÉS

Solution du problème précédent

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1	P	E	N	I	T	E	N	C	E
2	R	U	■	R	A	T	■	E	M
3	O	■	N	E	■	A	C	■	D
4	B	O	O	Z	■	T	H	A	U
5	L	I	E	■	O	■	A	R	C
6	E	L	M	E	■	R	U	T	H
7	M	■	I	L	■	A	D	■	O
8	E	S	■	I	L	V	■	M	I
9	S	U	P	E	R	I	E	U	R

Réponses aux questions posées dans le précédent numéro

CHARADE. — Cornicho.
ENIGME. — Vol.
MOTS JANUS. — Bons - Snob.
MOTS EN CARRE :

R I O M
I N D E
O D E S
M E S S

LES TROIS ORANGES

(Suite de la page 2)

Marcel n'a pas oublié l'histoire de la bouteille de lait. Il y pense souvent.

Tout de même, se dit-il, c'est chic ce qu'il a fait là, le copain. Moi, je ne l'aurais pas fait, je n'y aurais même pas songé.

Pourtant, l'autre jour, au patronage, M. l'Abbé nous a parlé des petits sacrifices. Il nous a dit qu'il n'y avait rien de tel pour faire plaisir au bon Dieu et devenir un homme. C'est tout de même vrai ! Il ne suffit pas de dire et répéter au bon Dieu : « Mon Dieu, je vous aime... Mon Dieu, je vous aime... », il faut le Lui prouver en faisant quelque chose pour Lui. Ce ne sont pas des paroles qu'il réclame, ce sont des actes. Ne pas commettre une mauvaise action, c'est déjà bien, mais en faire une bonne, c'est beaucoup mieux !

A l'œuvre, Marcel ! Jusqu'à présent, tu as agi en égoïste : tu as trop pensé à toi, tu as trop aimé qu'on te fasse des cadeaux, qu'on t'adresse des éloges, qu'on se gêne pour te faire plaisir... Il est temps que tu penses aux autres et que tu te comportes en chrétien, en disciple de Celui qui a dit : « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à Moi que vous le faites ! »

Marcel rumine ces idées. Il semble voir s'ouvrir devant lui tout un monde qu'il n'avait jamais exploré. Et une voix intérieure lui répète avec instance : « Sois meilleur, toi aussi. Donne, donne aux autres ! »

★

Dimanche encore, Marcel n'a pas mangé son orange aujourd'hui, il l'a gardée dans sa poche, elle s'y trouve même encore au moment où il arrive au patronage.

En entrant dans la cour, il aperçoit, dans un coin, un petit mal habillé, qui joue tout seul avec une vieille toupie. D'un pas résolu, il se dirige vers lui :

— Hé !
— Quoi ?
— Tu aimes bien les oranges ?
— Oui.
— Tiens, en voilà une.
— Heu ! c'est pour rire !
— Non, non, c'est pour toi.
— Et toi ?
— Oh ! moi, j'en ai d'autres !
— Ah ! Donne, alors...

Marcel tend son orange et une main avide s'empresse de la recevoir. Le petit, se voyant objet d'intérêt, s'enhardit tout à fait.

— Dis, tu ne veux pas jouer à deux ?
— A quoi ?
— A la toupie.
— Mais si...

Et Marcel, qui pensait jouer au ballon et aux échasses, a joué pendant une heure à la toupie avec son nouveau camarade. Ah ! ce qu'il est heureux maintenant, heureux comme jamais il n'a été et d'une joie spéciale comme jamais il n'a ressenti...

Il comprend maintenant la parole de Notre-Seigneur : « Il vaut mieux donner que recevoir », et comme un écho, chante encore à son oreille la parole de son ami le scout : « On n'est jamais si content que lorsqu'on a rendu un autre heureux ! »

M. Phalempin.

Le Tour du Monde en 80... secondes

FRANCE. — Le Cardinal Verdier, Archevêque de Paris, a fait une causerie par radio, au poste de la Tour-Eiffel, sur ce qu'on appelle : « Les Chantiers du Cardinal ». Ces chantiers sont ceux des 46 églises qu'on est en train de construire à l'heure actuelle dans le Diocèse de Paris. Sur cinq millions d'habitants, en effet, deux millions habitaient des coins éloignés de toute église. Aussi, le Cardinal a-t-il fait commencer la construction de quarante-six églises nouvelles. Il l'a fait pour pouvoir donner du travail à de nombreux chômeurs. Ces quarante-six églises nouvelles ne sont d'ailleurs qu'un commencement, car on compte qu'il en faut soixante en tout. Il y en a donc encore quatorze à bâtir.

On a proposé pour la médaille du travail M. Ernest Pecqueur, qui travaille depuis 30 ans aux mines de Bruay. Son père et ses



Le 3 avril dernier le cardinal Verdier a béni la monumentale statue de saint Joseph au-dessus du portail de la nouvelle église de Villeneuve-la-Garenne (Seine).

quatre frères sont déjà tous des médaillés du travail. Ils ne l'ont pas volé ! Ses frères en effet travaillent depuis 36 ans, 33 ans et 32 ans aux mines ! Quant au père, il a commencé à gagner sa vie à l'âge de 9 ans. Il en a maintenant 71, et il continue à travailler régulièrement. C'est bien de lui avoir donné la médaille du travail, mais on pourrait aussi lui donner une pension pour qu'il puisse enfin se reposer un peu ! Le père, deux de ses frères et ses cinq fils ont fourni jusqu'ici 289 années de travail aux usines de Bruay.

Une revue artistique de Paris prépare pour l'année 1934 une grande Exposition. On y verra des gravures, des sculptures, des dessins, des statues, des tableaux des plus grands artistes français, se rapportant tous à la Passion de Notre-Seigneur. Le directeur des Beaux-Arts et le directeur des Musées nationaux s'intéressent à cette future Exposition et la préparent déjà.



L y a un magnifique aquarium au Musée des Colonies, à l'entrée du Bois de Vincennes. Parmi les poissons curieux qu'on lui envoie de toutes les parties du monde il y a notamment le « poisson-outre ». C'est un poisson qui, lorsqu'il est excité, se gonfle comme une outre ou... un ballon de football. Quand il est ainsi gonflé il flotte à la surface de l'eau. Il a de petites nageoires, mais qui remuent si vite qu'on croirait de petites hélices. L'aquarium vient de recevoir une autre espèce de poissons curieux : les « poissons-papillons ». Ce sont des poissons qu'on trouve dans certains cours d'eau du Cameroun et du Gabon, en Afrique. Pour attraper les insectes dont ils se nourrissent ils sautent hors de l'eau. Leurs nageoires s'étalent alors comme des voiles et les soutiennent en l'air, comme des planeurs. Ces poissons sont bariolés de jolies couleurs.

Le célèbre maréchal de France Vauban, qui dirigea 53 sièges, construisit 33 places fortes et en répara 300, est mort le premier mai 1707 dans une maison qui se trouvait rue Saint-Vincent (maintenant rue Saint-Roch) à Paris. On célébrera cet anniversaire le premier mai prochain, à Paris. Vauban avait été baptisé le 15 mai 1633 à Saint-Léger-de-Fougeret, dans le département actuel de l'Yonne.

■

ALLEMAGNE. — On a construit, en Allemagne, un gros navire qui doit servir d'île flottante au milieu de l'Atlantique. On l'installera en plein milieu de l'Océan, en effet, pour servir d'escale et de poste de ravitaillement aux hydravions qui iront d'Europe en Amérique. On y a installé un atelier de réparations tout à fait moderne. On essaie ce navire au large des côtes allemandes. Il ira prendre son poste au milieu de l'Océan dans le courant de l'année.

■

ANGLETERRE. — A l'occasion du jubilé beaucoup de gens iront en pèlerinage à Rome cette année. Le grand journal catholique anglais « The Univers » organise un pèlerinage de... chômeurs. Ces chômeurs catholiques, pris dans toutes les parties du pays, iront prier à Rome pour que la crise s'atténue et disparaisse bien vite. Ils seront reçus par le Pape. Ils passeront un peu plus de trois jours à Rome et seront accompagnés par des prêtres et des médecins. Ils n'auront, bien entendu, pas un sou à payer pour ce pèlerinage. Les frais seront payés par une souscription ouverte en Angleterre par le journal.

■

BOLIVIE. — La cathédrale de La Paz, capitale de la Bolivie, a été terminée et inaugurée dernièrement. Une foule immense assistait à cette cérémonie. Les Boliviens étaient heureux que leur cathédrale soit terminée, cela se comprend, car les travaux de construction avaient commencé en... 1835 !... Cette cathédrale est la plus haut placée du monde entier, car la ville de La Paz est située à 4.000 mètres d'altitude. La cathédrale est ornée de sculptures sur pierre ou sur bois, faites par les différentes tribus indiennes du pays. Le maître-autel est élevé de quatorze mètres, la coupole a soixante-dix mètres de haut et 12.000 personnes peuvent prendre place dans l'église.

CHINE. — Le célèbre explorateur suédois, docteur Sven Hedin, avait organisé en 1927 une expédition composée de savants chinois et suédois pour explorer l'Asie centrale. Sur les vingt-huit savants, quelques-uns viennent de rentrer à Pékin, les autres vont y arriver bientôt. Ils rapportent des documents très intéressants et inconnus jusqu'à ce jour, notamment dix mille très anciennes inscriptions sur bois. Pour étudier, traduire, utiliser scientifiquement leurs documents ces savants ont demandé l'aide du célèbre jésuite, le Père Theillard de Chardin, connu dans le monde entier pour ses travaux de géologie et d'ethnographie. Le Père Theillard de Chardin est l'un des trois membres étrangers du service géologique de Pékin.

Il a fait partie de la fameuse expédition « Citroën-Centre-Asie » et avait rencontré les savants de l'expédition Sven-Hedin en Mongolie.

■

MAROC. — On a inauguré un nouveau tunnel sur la ligne de chemin de fer qui va de la grande ville de Fez à Oudjda. Ce tunnel est très important, il a 2.400 mètres de long.

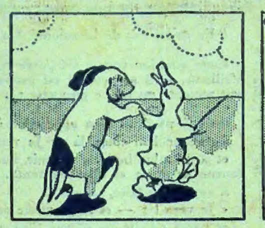
■

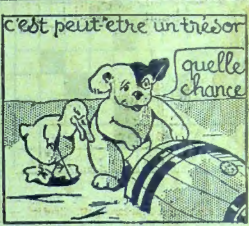
NORVEGE. — Les Norvégiens ont construit eux aussi un gros bateau de 32.000 tonnes. C'est un « navire-usine » destiné à la pêche à la baleine. Au lieu de ramener les baleines capturées jusqu'à la côte, on les coupera et on les utilisera pour en tirer divers produits, car on les chasse tellement qu'elles sont de plus en plus rares.

Pierre O'Reill.







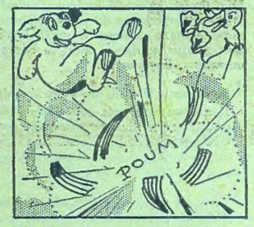


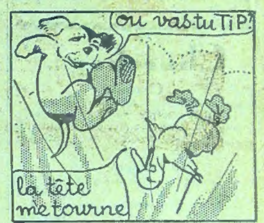


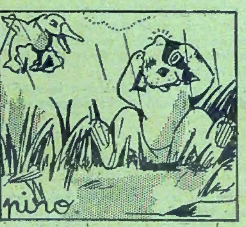
















Encore quelques beaux livres

Je vous ai signalé il y a quelque temps le **Catéchisme illustré** rédigé par un « groupe de pères et de mères de famille » et publié par la librairie Mame. Cet ouvrage a eu un succès considérable et mérité. Je puis garantir le même triomphe au nouveau volume des mêmes auteurs, que la même maison vient de « sortir » dans le même format et aux mêmes prix (10 fr. broché, 12 fr. cartonné, 30 fr. en édition de luxe): **Récits évangéliques illustrés.**

Avec leur famille, deux enfants, Bernard et Colette, vont en Palestine. Ils visitent les Lieux Saints, et, chemin faisant, leurs parents leur expliquent l'Evangile, depuis la naissance du petit Jésus jusqu'à l'Ascension, en passant par tous les épisodes de la vie de Notre-Seigneur.

Je ne puis vous dire en si peu de lignes à quel point tout cela est clair, vivant, charmant, pittoresque. Chacune de ces « histoires » (histoires si vraies et si touchantes) est un petit chef-d'œuvre, et l'ensemble présente mille fois plus d'intérêt que le plus passionnant des romans. Je souhaite très vivement que vous vous en rendiez compte par vous-même, en demandant cet album à vos parents pour votre fête, si vous avez été sages, ou, si vous avez bien travaillé, à vos maîtres pour les prix.

J'ajoute que les illustrations de M. R.-R. de Conlac sont parfaites et doublent, par leur finesse, l'agrément de la lecture.

R. D.

Le Gérant : NEGUIN.
Imp. ... Lamartine (H. Poirier, imp.), Paris (...).

Après le Camp de Pâques

Une clairière au-dessus de Villepreux-les-Clayes. Tout est calme. Un écureuil dégringole discrètement le long d'un chêne.

UN CHARDONNERET. — Psitt ! psitt !... M'sieu l'écureuil !

L'ECUREUIL. — Qu'est-ce que c'est ?

LE CHARDONNERET. — Voulez-vous me dire s'ils sont partis ?

L'ECUREUIL. — Qui ça ?

LE CHARDONNERET. — Ben ! les scouts, voyons.

L'ECUREUIL. — Mais bien sûr qu'ils sont partis !

LE CHARDONNERET. — Alors, j'peux me montrer !

UNE MESANGE POURPREE. — Moi aussi !

UNE BETE A BON DIEU. — Moi aussi !

UN LAPIN. — Moi aussi !

TOUTES LES JOLIES BETES DES BOIS. — Moi aussi !... Moi aussi !... Moi aussi !... Moi aussi !...

L'ECUREUIL. — Non, mais ! qu'est-ce qui vous prend ? Alors, vous n'osiez pas vous montrer parce qu'il y avait des scouts dans la clairière ?

LE LAPIN. — Pensez donc, m'sieu l'écureuil, j'ai de la famille, moi... Cinq beaux petits enfants et leur mère... et je ne tiens pas à ce qu'on me les massacre sauvagement.

LA MESANGE. — Et mon nid qui est à peine terminé !... Ça ne me disait rien que tous ces garçons-là grimpent pour voir ce qu'il y avait dedans. Alors, je suis restée enfermée pendant ces quatre jours.

LE CHARDONNERET. — Moi aussi !

LA BETE A BON DIEU. — Moi aussi !

TOUTES LES JOLIES BETES DU BOIS. — Moi aussi !... Moi aussi !... Moi aussi !...

L'ECUREUIL. — Eh bien, vous êtes tous piqués, complètement piqués.

LE LAPIN. — Non mais, dites-donc m'sieu...

L'ECUREUIL. — Mais, mes pauvres amis, il faut être naïfs comme vous l'êtes, pour se figurer que les scouts font du mal aux animaux ! C'est tout le contraire : ils les protègent. Tenez, j'ai entendu raconter qu'un de mes oncles qui était éléphant au Congo...

LA MESANGE. — Eh bien, si j'avais su ça plus tôt, moi, je serais sortie plus vite.

L'ECUREUIL. — Et vous auriez vu quel intérêt ça présentait ! Tenez, ils avaient leurs tentes par patrouilles tout autour de la clairière... Là, c'étaient les Cygnes... là, c'étaient les Coqs... là, les Ecureuils... là, les Hermines... là, les Aigles...

LE CHARDONNERET. — Et ça ne se battait pas ?

L'ECUREUIL. — Mais pas du tout ! Les Aigles faisaient la cuisine aux Hermines, qui allaient chercher du pain pour les Cygnes, qui ravitaillaient les Coqs en fromage, qui... enfin, c'était absolument épatant... attendrissant... touchant... J'en ai pleuré dans ma moustache, foi d'écureuil !...

LA BETE A BON DIEU. — Je regrette de n'avoir pas vu ça. Aussi, c'est de la faute à la taupe qui demeure sur mon palier ; figurez-vous...

L'ECUREUIL. — Et puis, un matin, ils ont eu la Messe au Camp.

LE CHARDONNERET. — La Messe ?

L'ECUREUIL. — Oui. C'est encore plus beau que notre prière du soir, vous savez... quand le soleil s'incline derrière l'étang... que l'écorce des bouleaux devient toute rose, et que du haut du chêne, du fond des terriers et parmi les roseaux, les mille petites voix de la forêt remercient le Bon Dieu de la journée qui s'achève !

LA MESANGE. — Oui, eh bien ?

L'ECUREUIL. — Eh bien, j'sais pas comment vous dire ça, moi... c'était autre chose, comprenez-vous ?... Un écureuil n'est guère qualifié pour parler de ça, mais c'était très chic de voir tous ces beaux gars à genoux dans l'herbe, et qui priaient... et qui priaient fallait voir... Ah ! oui, je regrette que vous ne les ayez pas vus !

LE CHARDONNERET. — Mais ils reviendront, dites m'sieu l'écureuil ?

L'ECUREUIL. — Oui, je crois savoir qu'ils reviendront... et j'espère bien qu'alors vous n'aurez plus peur d'eux.

Marabout Gris.

RÉBUS



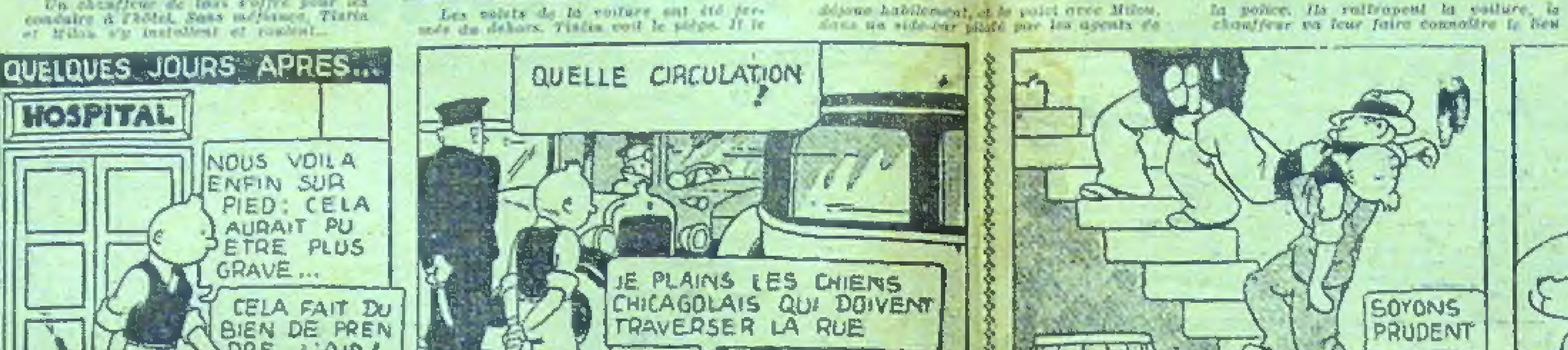
Tintin et Milou en Amérique

Tintin et Milou, après un court séjour à Paris, se sont embarqués pour l'Amérique à bord de « L'Ile-de-France ». A peine arrivés à Chicago, une association de bandits redoutables décide de les faire périr.

Un chauffeur de taxi s'offre pour les conduire à l'hôtel. Sans méfiance, Tintin et Milou s'y installent et roulent...

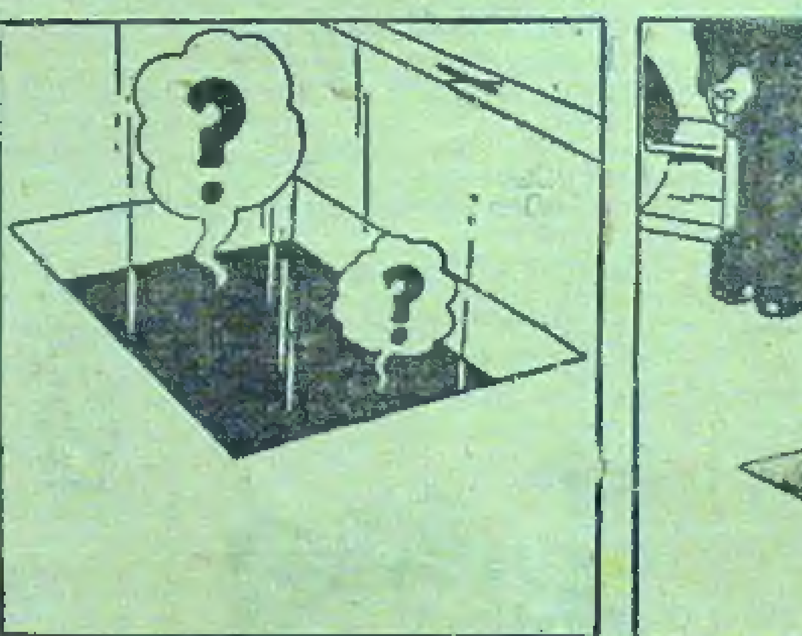
Les volets de la voiture ont été fermés du dehors. Tintin voit le piège. Il le déjoue habilement, et le voici avec Milou, dans un side-car piloté par les agents de la police. Ils rattrapent la voiture, le chauffeur va leur faire connaître le lieu où Tintin devait être conduit. Un homme masqué le met hors d'état de répondre et s'enfuit sur la moto des policiers.

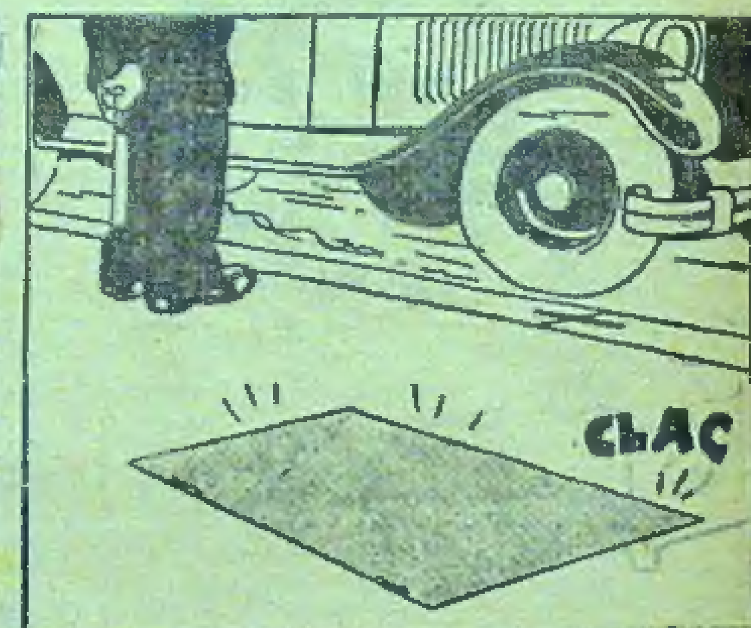
Ceux-ci se jettent à sa poursuite, mais une auto prend la leur en écharpe : Tintin, grièvement blessé, est emmené dans une ambulance. Le bandit a repris la fuite.





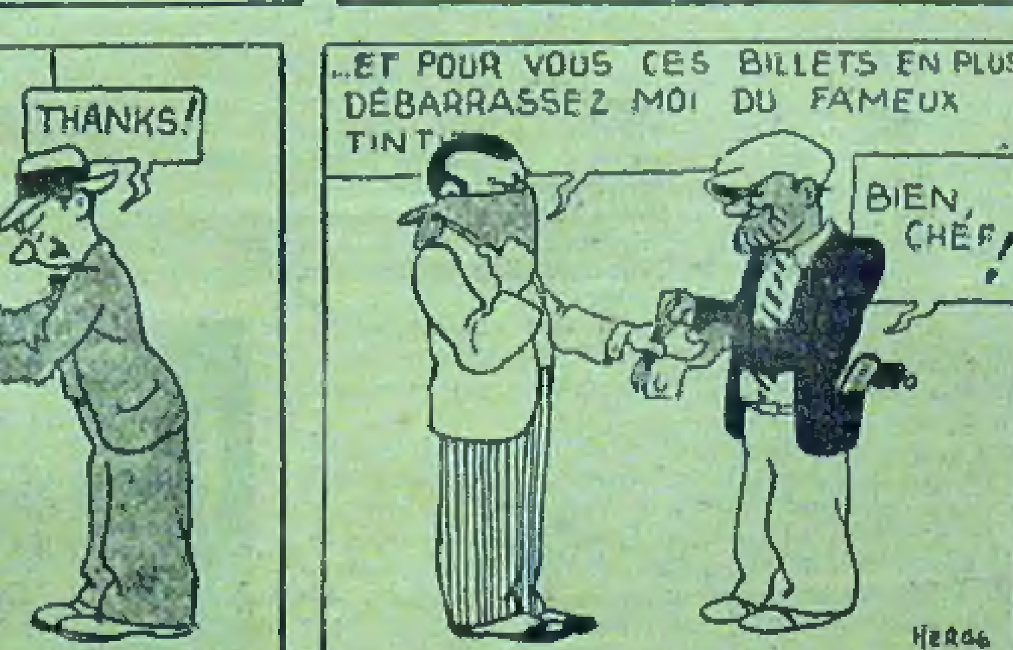














NOTRE NOUVEAU... ...CONCOURS

Chers Cœurs Vaillants,

Puisque quelques-uns de nos nouveaux abonnés n'ont pas eu les deux premières questions de ce concours, nous les indiquons à nouveau pour qu'ils puissent tous y prendre part.

PREMIERE QUESTION :

Que veut dire le mot *Rédemption* ?

DEUXIEME QUESTION :

Reconstituez, en remplaçant les points par des lettres, la phrase suivante :

J. s..s l. B.n P.st..r q.. d.nn. s. v.. p..r s.s br.b.s.

Qui a prononcé cette phrase et que signifie-t-elle ?

Et voici la

TROISIEME QUESTION

Quelle est, à votre avis, la plus grande faute de Judas ?

Que de choses à dire déjà sur ces trois questions, et comme j'espère que vous avez passé de bonnes vacances, vous allez pouvoir reprendre le travail avec ardeur, et préparez de bonnes réponses. Je dis « préparer », car, je vous le répète (il y a encore des Cœurs Vaillants qui n'ont pas bien lu ce que nous avions mentionné dans les numéros précédents), vous devez garder vos réponses jusqu'à la fin du concours.

J'espère que beaucoup de mes petits amis vont me donner de leurs nouvelles, après ces splendides journées (1), et que je vais recevoir un grand nombre de lettres me racontant ce qu'ils ont fait, comment ils se sont amusés, ce qu'ils comptent entreprendre maintenant, pendant ce dernier trimestre qui les sépare des grandes vacances.

Ah ! comme tous les Cœurs Vaillants vont faire de leur mieux pour mériter les bourses de vacances réservées aux premiers lauréats de ce concours !

Allons ! tous au travail, et bonne chance !

Votre ami, Jacques Cœur.

Pour faire suite aux résultats donnés la semaine dernière pour le concours du

Meilleur propagandiste de France

nous citons aujourd'hui à *l'ordre du jour des Cœurs Vaillants de France :*

M. M. JEHL, de Colmar.

(1) Lorsque vous me demandez un renseignement auquel vous désirez que je vous réponde par lettre, sans attendre le « Courrier de Jacques Cœur », vous devez joindre à votre lettre un timbre de 50 centimes.

De même, pour tout changement d'adresse, vous devez envoyer, avec votre nouvelle adresse, la bande du dernier numéro reçu, et y joindre un franc de timbres.



Les gymnastes du patronage de Wizernes (Pas-de-Calais) sont fiers de compter parmi eux de nombreux Cœurs Vaillants qui ne sont pas les derniers aux concours.

Le code télégraphique «Double A»

Histoire d'Extrême-Orient



Un navire à bord duquel régnait le choléra avait trouvé le moyen d'entrer en fraude dans le port japonais de Kobé, avait déclaré le père de Taro comme la famille s'asseyait autour du « hibachi », mets qui composait leur repas du matin. Un cas de la maladie redoutée venait d'être signalé dans une des rues populeuses en bordure des quais. Taro connaissait un peu ces rues. C'était là qu'une fois, avec son ami Jiro Matsu-Ura, dont le père était capitaine au long cours, il avait retrouvé la trace d'un matelot disparu du cargo du capitaine Matsu-Ura. C'étaient des ruelles étroites où flottait toujours une odeur de saki et de poisson cru, bordées de maisons branlantes, pressées les unes contre les autres, éclairées le soir par de pauvres lanternes de papier. Des marins au langage inconnu, venus des quatre coins des sept mers, entraient et sortaient d'un pas lourd des tavernes aux portes voilées d'un rideau de bambou. Lorsque la peste ou le choléra se déclaraient là, la contagion se répandait aussitôt comme une nappe d'eau. L'imagination de Taro eut vite fait de se représenter ce qui arriverait de nouveau. Il jouait pensivement avec ses baguettes. Serait-ce le commencement d'une nouvelle aventure ?

— Quel peut bien être le bateau qui est entré dans les docks avec le choléra à bord ? demanda-t-il.

— Je suis bien sûr que ce n'était pas un bateau marchand régulier, répondit le Dr Haru. Leurs capitaines sont des hommes de devoir. C'est plutôt un des bateaux de coolies, ou plus probablement une de ces jonques cabotières aux équipages sans foi ni loi et qui prennent de petits chargements partout où le patron peut en trouver. Ils se glissent hors des ports la nuit sans avoir été inspectés et n'ont pas de certificat d'inspection à présenter au prochain port dans lequel ils s'introduisent nuitamment et restent cachés.

— Comment les découvrez-vous, Papa-san ? interrogea Taro, essayant de cacher une agitation croissante.

— Principalement en repérant l'endroit où ils vendent leur chargement, explique son père. En cas de choléra, tout fruit, poisson ou légume peut transmettre la maladie, aussi bien que l'eau et le lait ; le chargement est débarqué et vendu à vil prix dans les marchés pauvres. C'est ainsi que se propage la contagion. Ce ne sera pas la première fois que le choléra aura été introduit dans le port, malgré toutes les mesures de quarantaine que nous pouvons prendre, nous, les médecins. A moins que nous puissions mettre la main sur le bateau et arrêter net l'infection, j'ai peur qu'il ne faille envoyer un rapport LM de Kobé, acheva-t-il d'un ton soucieux.

— Qu'est-ce que ça veut dire, LM ? demanda Hanako, la sœur de Taro, âgée de dix ans.

— LM, c'est le choléra dans le code télégraphique « Double A », mon petit, répondit son père. Demande à ton frère de te l'expliquer quand il en aura le temps. Quand oncle Wasa l'a emmené à Singapour, en mars, il a vu celui qui a inventé le code, n'est-ce pas, Taro ? ajouta-t-il avec un clin d'œil amusé. Bien qu'il ne l'eût jamais dit, il s'était réjoui secrètement de voir son fils prendre tellement au sérieux la question des épidémies propagées par les navires, problème qui l'occupait lui-même depuis des années. Pour le Dr Haru, c'était une question d'orgueil national que le Japon possédât un des plus remarquables services d'hygiène sociale du monde et que ce fût grâce à son initiative que la section d'hygiène de la Société des Nations eût envoyé une commission étudier les maladies transmises par les bateaux en Extrême-Orient.

Cette mesure avait eu pour suite la création par la Société des Nations d'un bureau central à Singapour, bureau chargé de recueillir des informations auprès des inspecteurs d'hygiène des pays d'Extrême-Orient et de leur adresser en retour des bulletins hebdomadaires concernant les épidémies sévissant dans les ports, afin de prévenir la propagation des maladies.

— Oui, il m'a mené à la station française de Sainte-Assise, à Saïgon, d'où le rapport est transmis, tous les vendredis soir par T.S.F. Hanako, la prochaine fois que papa nous mènera à Tokio, je te montrerai le poste récepteur où tous ces rapports nous parviennent.

Mais, tandis qu'il parlait, sa pensée revenait sans cesse aux mots « entré en fraude ». Bien avant le moment de quitter les plateaux rouges du déjeuner, il avait décidé du premier pas à faire. Il avait besoin de l'aide de Jiro.

L'après-midi de ce même jour, il en parla à son ami, à l'école, pendant la leçon d'escrime. Le plan jaillit par saccades entre deux parades.

— Il nous faut une base d'opérations, murmura Jiro comme ils regagnaient la classe.

— Un endroit où l'on puisse entendre parler les coolies des docks, ajouta doucement Taro.

— Le dock où mouille le bateau de mon père, proposa Jiro au moment de s'asseoir à sa place.

Et, deux heures avant que le soleil de septembre se cache derrière les montagnes Rokko auxquelles est adossée la ville de Kobé, on pouvait voir les deux garçons perchés sur deux poteaux au bout du dock, balançant leurs jambes au-dessus de l'eau. Ils se trouvaient sur l'une des quatre jetées qui s'avancent dans l'eau bleue du port comme les doigts d'une main étendus pour accueillir tous les bateaux du monde.

(A suivre.)

Frédéric Hubert